

Général BRÉCARD

LE

# MARÉCHAL LYAUTEY

Tirage à part de la *Revue de Cavalerie*, septembre-octobre 1934.

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

NANCY-PARIS-STRASBOURG

1934



Residencia  
de Estudiantes

Affectueux souvenir  
du Gae Bleau

LE MARÉCHAL LYAUTHEY



Général BRÉCARD

LE

# MARÉCHAL LYAUTÉY

Tirage à part de la *Revue de Cavalerie*, septembre-octobre 1934.

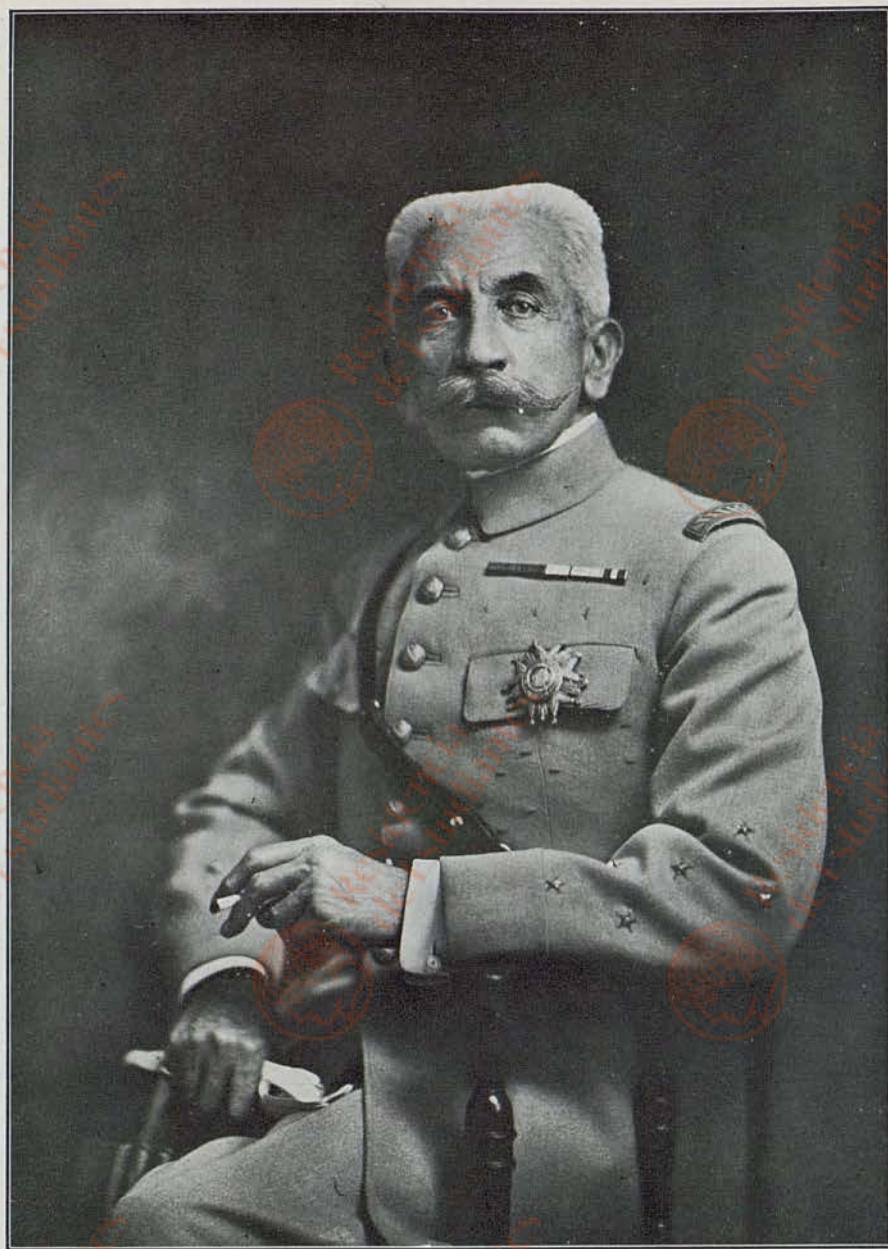
IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT

NANCY-PARIS-STRASBOURG

1934







a mon ancien & dévoué Lieutenant au 2<sup>e</sup> Grenadier  
Charles Brocard - (né à Germain 1890)

Un vrai ami

Léon Bégin

# LE MARÉCHAL LYAUTHEY

La mort du maréchal Lyautey a déjà donné lieu à beaucoup d'articles de journaux ou de revues : la liste n'en est pas encore close, pas plus d'ailleurs que le nombre des volumes qu'il a inspirés. C'est une gloire pour un homme comme le maréchal de se survivre dans la pensée de tous ceux qui, à un titre quelconque, se sont penchés sur l'œuvre considérable qu'il a accomplie au cours de sa longue et laborieuse carrière.

La *Revue de Cavalerie* plus qu'aucune autre devait à ses lecteurs de consacrer quelques modestes pages à un de ceux qui ont illustré notre arme. Ces notes très insuffisantes n'ont pas la prétention de retracer ce qui a été déjà décrit par des compétences autorisées sur le grand rôle colonial de Lyautey. Elles ont simplement pour but de rappeler que le maréchal Lyautey appartenait à la cavalerie, et que si les dons exceptionnels qu'il avait reçus en partage l'ont entraîné sur des voies plus hérissées de difficultés que celles qu'il était appelé à rencontrer dans la métropole, nous nous glorifions de l'avoir connu, de l'avoir servi, de l'avoir aimé.

A proprement parler, Lyautey n'a appartenu que par hasard à la cavalerie. Il était un des derniers survivants de l'ancien corps d'État-major et lors de la tombola qui a réparti, au gré du sort, dans les différentes armes les officiers de ce corps fermé, la cavalerie a été favorisée puisque c'est dans cette arme que le lieutenant Lyautey a été versé : il a ainsi permis à la cavalerie de compter dans ses rangs après la guerre, un maréchal de France.

Bien qu'il n'eût jamais fait de cours à Saumur, il eut dès son entrée dans la carrière une situation en vue, puisqu'il devint

officier d'ordonnance du général L'Hotte. Qu'était alors le général L'Hotte?

Les officiers de ma génération, à leur début dans la vie militaire ont encore connu ce chef qui a laissé un nom particulièrement estimé dans notre arme, nom aujourd'hui fort bien porté par plusieurs de ses petits-neveux. L'Hotte, Gallifet, Jules de Benoist, Donop, Geslin de Bourgogne, Tremeau, — pour ne citer que les disparus, sont les chefs éminents qui pendant quarante-quatre ans, de 1870 à 1914, ont instruit et formé la cavalerie : elle conservera pieusement leur souvenir. Parmi eux, le général L'Hotte tenait une place spéciale : qu'on veuille bien me pardonner cette expression, il était en quelque sorte le Dieu de l'équitation. Mais à côté de l'exécutant impeccable, ancien écuyer en chef à l'École de Cavalerie, du chef respecté qui portait son attention sur toutes les questions militaires, le général L'Hotte était un penseur : les ouvrages qu'il a laissés sur l'Équitation mettent en relief la précision de son esprit, l'étendue et la profondeur de ses connaissances techniques.

A toutes les époques, les grands écuyers ont été rares : car, de même que toutes les sciences, l'équitation exige des dons particuliers, de la réflexion, beaucoup de travail. C'est une erreur de croire qu'en équitation, on peut sans beaucoup de travail parvenir à de brillants résultats : la haute école, comme la course, exige de sérieux efforts. Le général L'Hotte a laissé un nom parce que, jusqu'à ses derniers jours, il a médité et travaillé. Dans sa retraite de Lunéville, il avait fait construire un petit manège où, à un âge avancé, il présentait à ses visiteurs les chevaux qu'il dressait en haute école. Ses neveux et descendants, le colonel de Conigliano, le colonel L'Hotte conservent pieusement une des plus jolies traditions de la cavalerie.

C'est auprès de ce chef, alors inspecteur de cavalerie à Tours, que le capitaine Lyautey, à son retour d'Algérie où il avait accompli un stage à l'état-major de la division d'Alger, fut initié au service de la cavalerie métropolitaine. Peu après, il était affecté au 4<sup>e</sup> chasseurs, à Saint-Germain-en-Laye ; il commandait le 1<sup>er</sup> escadron. Il prenait son commandement à une époque où, à côté des vieux officiers de la guerre, le nombre

était déjà considérable de ces jeunes qui savaient en imposer par leur tenue brillante, leur élégance, leur distinction. Lyautey ne dédaignait aucune de ces qualités extérieures; il était raffiné dans toute sa personne. Mais, dès le premier contact, ce qui frappait surtout en lui c'était sa personnalité, c'était son rayonnement, l'ascendant qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, jeunes ou vieux, soldats ou officiers, militaires ou civils. Cavalier, il l'était ni plus ni moins qu'un autre; c'est un chapitre qui ne le passionnait pas et sur lequel il n'affichait aucune prétention. Ses deux chevaux que nous connaissions tous, *Cocotte* et *Voyageur*, étaient quelconques. S'ils étaient bien tenus, ils étaient peu dressés; Lyautey n'attachait à cette question qu'une importance relative.

Son brave maréchal des logis chef Borelli, qu'il appelait souvent son « souffre-douleur » devait être là toujours, savoir tout, répondre à tout; il s'y essayait, sans y parvenir d'ailleurs; mais le capitaine lui aussi était là, qui veillait sur tout. Au début, Lyautey fut captivé par l'instruction qu'il avait à donner à son escadron; il ne tarda pas à se rendre compte du rôle qu'il avait aussi à exercer comme éducateur: son rôle social commençait.

On a dit et répété que c'était la monotonie de la vie de garnison qui l'avait jeté dans « l'aventure coloniale ». Rien n'est moins exact. La vie que nous menions au 4<sup>e</sup> chasseurs n'était ni médiocre, ni monotone; elle était pleine d'imprévu et d'intérêt. Le soir, une fois terminée notre journée de travail, nous avions l'habitude de nous réunir, après notre dîner, chez notre ami, le capitaine du 1<sup>er</sup> escadron. Là, nous devisions, nous causions, nous lisions à haute voix des vers ou de la littérature; quelques-uns — les « costauds » — s'essaient à des manœuvres de force et fendaient à coups de sabre des pièces de cent sous. Il était interdit de parler « service ». Mais nous traitions avec désinvolture les sujets les plus graves, qu'ils fussent économiques, politiques, militaires ou financiers. Ceci d'ailleurs ne tirait pas à conséquence, car les jugements intempestifs que nous portions sur toutes choses ne dépassaient pas la porte de cet immeuble de la rue du Viel-Abreuvoir sur laquelle, l'an dernier, nous

sommes venus apposer une plaque du souvenir. Ainsi nous nous sommes accoutumés à ce besoin de connaître, de savoir, d'apprendre, d'agir, de nous mêler à tous les événements de la vie sociale, de ne pas nous confiner entre les quatre murs de notre quartier.

Aujourd'hui où ma carrière est achevée, je bénis le ciel de m'avoir donné, au début, des chefs comme le capitaine Lyautey, le colonel Donop, qui m'ont appris à réfléchir et à penser; et je demeure convaincu que c'est l'école que fit au 4<sup>e</sup> chasseurs le capitaine Lyautey qui décida de sa carrière sociale, qui devint plus tard une carrière coloniale. Car tout se tient dans cette admirable unité qu'est l'armée : l'intelligence, le caractère, l'initiative, l'esprit de décision, si nécessaires à un bon commandant de compagnie ou d'escadron sont aussi les qualités que l'on recherche chez un colonial destiné à administrer une province ou pacifier une tribu; la carrière du maréchal Lyautey est là pour le prouver.

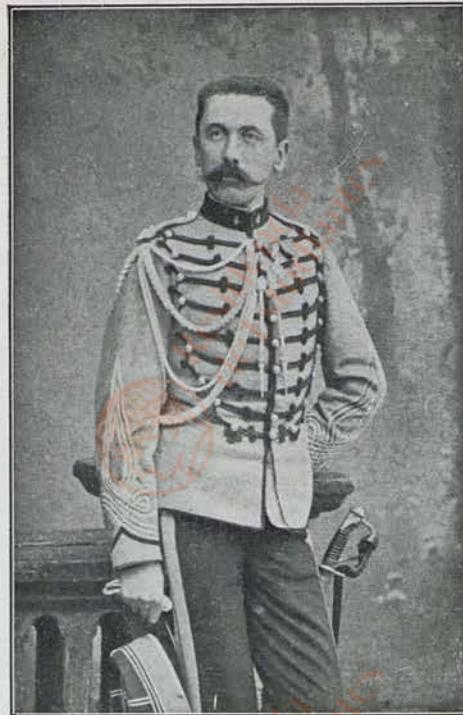
Au bout de quelques mois Lyautey passait à Saint-Germain, auprès de certains esprits embourbés dans la routine, pour un révolutionnaire; il n'était qu'un novateur. Il avait en horreur les règles toutes faites, le caporalisme; il méprisait tout ce qui ne s'adressait pas à l'intelligence. Ce brillant officier, qui paraissait à certains fantaisiste et impulsif, était certainement un des esprits les plus ordonnés qu'il m'ait été donné de rencontrer; il classait tout, les papiers, les livres, les idées; et jusqu'au 15 juillet 1934, veille du jour où il a quitté Paris pour aller s'éteindre à Thorey, je l'ai vu mettre en ordre ses notes et ses dossiers. Quelle force, quel travail et quelle clarté cela représente !

Au point de vue « instruction », il se donna de toute son âme à la formation de ses cadres — officiers et sous-officiers — dont il tenait avant tout à être l'ami. Il ne répudiait que ceux qui ne « le gobaiient pas »; c'était une de ses expressions favorites; ceux-là il les délaissait. Quant aux autres, il faisait tout pour se les attacher, parce qu'il savait bien que la troupe ne vaut que par ses cadres subalternes : il y réussissait toujours.

Puissamment encouragé et appuyé par notre colonel, le futur



Residencia  
de Estudiantes



Residencia  
de Estudiantes

Photo 1. — Le capitaine Lyautey, du 4<sup>e</sup> chasseurs.



Photo 2. — Le maréchal à Strasbourg (12 juillet 1932), avec M. de Witt-Guizot  
et M. Roland-Marcel, préfet du Bas-Rhin (Photo Carabin.)



Photo 3. — Le maréchal remet les insignes de grand-croix de la Légion d'honneur au général Brécard.  
(Photo H. Carabin.)

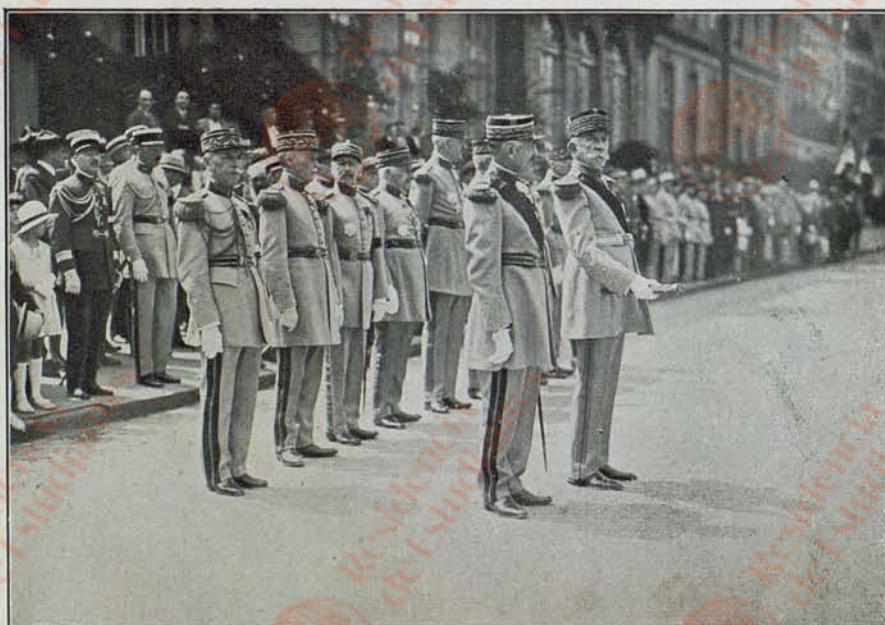


Photo 4. — Le maréchal assiste au défilé des troupes. (Photo H. Carabin.)

général Donop, qui ne fut pas long à pénétrer tout ce qu'il pouvait tirer de cet incomparable chef de file, il eut bien vite l'escadron modèle que l'on venait visiter parce que l'on y voyait certaines nouveautés jusque-là inconnues dans l'armée. Il comprit le désœuvrement et la misère du troupi enlevé brusquement à son champ, à sa famille et livré à lui-même, à 6 heures du soir, dans une ville inconnue; car il était de règle dans l'armée, on ne sait trop pourquoi, de manger la soupe à 5 heures du soir. Pour arracher le soldat à l'ennui, « au bistro », aux mauvaises fréquentations, il créa une salle de réunion où l'homme pouvait venir écrire une lettre, lire, jouer au billard sans être obligé de sortir du quartier; c'était l'embryon du foyer du soldat. Il accomplit une petite révolution le jour où il interdit aux hommes de manger leur soupe sur leur lit, en renversant le couvercle de leur gamelle qui leur servait d'assiette et sur lequel ils déposaient leur morceau de viande; il créa donc un réfectoire où le pain était en commun et où les hommes mangeaient dans des assiettes en faïence. On se demanda vraiment s'il n'était pas un peu fou.

Il est permis de sourire aujourd'hui, au simple énoncé de ces faits; mais en 1889 les réfectoires, les salles de réunion, l'action sociale du chef paraissaient des hérésies; et pourtant ce sont ces hérésies qui sont à la base de la carrière prodigieuse du grand soldat qui, envers et contre tout, poursuivit son effort. Pour vulgariser, pour répandre ces idées si nouvelles, il publia dans la *Revue des Deux Mondes*, sur la demande de son ami Melchior de Voguë, son fameux article sur le *Rôle social de l'officier dans le service militaire universel*, article qui, au moment où il parut, fit sensation; cet article, qui demandait autant d'intelligence que de courage, ne fut pas signé parce que Lyautey était en activité; mais le nom de l'auteur ne tarda pas à être connu. Tout ce que l'on a fait dans l'armée dès cette époque, les conférences morales, l'amélioration des casernements, tout ce que l'on a tenté pour le bien-être du soldat découle de là. Je ne dis pas que si Lyautey n'était pas venu, le mouvement qu'il a entraîné ne se serait pas produit; mais c'est lui qui en a été le grand initiateur: il faut lui rendre la justice à laquelle

il a droit. Plus tard, ses méthodes se sont développées, améliorées; le commandement est intervenu pour prendre la tête du mouvement; d'autres chefs ont apporté leur pierre à l'édifice. Mais le grand architecte reste le petit capitaine du 4<sup>e</sup> chasseurs représentatif de toute une époque, de toute une doctrine, et, par ce fait, parvenu, grâce à sa valeur, au plus haut sommet de la hiérarchie.

En ce qui me concerne, et on m'excusera de me mettre en scène, je puis affirmer que si pendant bien des années on ne m'a jamais vu pénétrer dans un casernement sans aller, avant tout, aux cuisines, aux réfectoires, au mess des sous-officiers, au foyer du soldat, ce n'était pas pour y découvrir des nouveautés que je ne trouverais pas; c'est parce que, jeune officier, j'ai acquis la conviction que par ces « à côtés » on parvient au commandement; on juge beaucoup mieux la manière dont une troupe est tenue et commandée en entrant dans la cuisine qu'en pénétrant dans la chambrée.

Je n'ai pas la prétention de retracer en quelques pages la vie si remplie du maréchal Lyautey. Un homme politique comme M. Barthou, un homme de lettres comme M. André Maurois, d'autres encore lui ont consacré des volumes et cependant ils n'ont pas tout dit. Mais en dehors des grandes questions coloniales que je laisse à d'autres le soin de traiter, ce que je voudrais essayer de faire ressortir ici, pour tous ceux qui ont eu à conduire et à commander à des hommes, qu'ils soient fantassins, cavaliers, artilleurs ou sapeurs, c'est la façon dont Lyautey a été pris par la question sociale, le but qu'à travers elle il a poursuivi et atteint. S'il avait été simplement un brillant officier son œuvre certes aurait subsisté; elle aurait sans doute été exploitée par beaucoup d'autres; et, lui, serait passé inaperçu. Mais, et c'est là que pour la première fois il eut un trait de génie, Lyautey sut tirer parti des événements. Solidement appuyé par les milieux qui le connaissaient et dans lesquels il évoluait, milieux d'A. de Mun, Ernest Lavisse, La Tour du Pin, Melchior de Voguë, il sut bientôt se faire apprécier dans certains salons, ceux de M. de Guerle, de M<sup>me</sup> Auberon, de M<sup>me</sup> Baignères où ses théories, avancées pour l'époque, éton-

nèrent et plurent. Ce qui séduisait surtout dans le capitaine Lyautey de 1892 — mais je ne voudrais pas que ceci fut pris dans un sens péjoratif — c'était de le voir se mettre en révolte contre la routine, le « stupide métier », le « dogmatisme de l'École de Guerre », ou les « absurdités de l'État-major ». A toutes les époques le « monde » a été quelque peu frondeur; de tout temps, même après la guerre, qui a pourtant mis en relief un certain nombre de personnalités de l'armée, les salons, à part quelques exceptions, n'ont guère attiré les militaires; ils considèrent l'officier de carrière comme fermé aux idées générales et peu susceptible de soutenir une conversation; dans certains milieux, on a toujours la hantise de l'officier traîneur de sabre ou du vieux général culotte de peau. Lyautey, par son intelligence brillante et éclectique, ses saillies caustiques et parfois exagérées, échappait à la contrainte; il affectait de n'être ni un homme de cheval, ni un homme de sport, ni un homme d'église : il sortait du cadre général. Il n'en fallait pas davantage pour séduire et pour plaire.

Si l'on ajoute à cela le charme incomparable qui émanait de toute sa personne, son éducation parfaite, sa culture étendue, sa conversation étincelante, on comprend son succès. Peu à peu le cadre de ses relations s'étendit; le nombre des milieux différents dans lesquels il pénétra s'élargit. Mis au contact d'esprits comme Henri Béranger, Paul Desjardins, Max Leclerc, le pasteur Wagner, d'hommes politiques comme Aynard, Jonnart, Paul Deschanel, il se lança dans le grand mouvement social qui pendant toute sa vie fut une de ses directives.

L'escadron du 4<sup>e</sup> chasseurs et le mouvement social, voilà ce qui a formé Lyautey. La puissance de son intelligence, la souplesse de son esprit, la profondeur de ses réflexions, le goût de l'action et des responsabilités, toutes ces facultés mises au service d'un admirable tempérament de chef ont fait le reste. Quand il fut envoyé en Indochine, il eut la bonne fortune de se trouver sous les ordres d'un homme, le colonel Gallieni, qui devait être le maître rêvé auprès de qui les éminentes qualités qu'il portait en lui purent se développer.

Gallieni était alors complètement inconnu en France. Il com-

prit aussitôt ce qu'il pouvait tirer de ce jeune officier supérieur que les circonstances amenaient sur sa route; il l'initia à ses travaux, à ses recherches, à l'administration de ses territoires, à sa vie coloniale. Lyautey était préparé à recevoir un tel enseignement, parce que depuis plusieurs années il réfléchissait; il ne lui manquait que l'occasion pour mettre en pratique les idées qu'il avait mûries et méditées.

Quand le général Gallieni fut nommé gouverneur de Madagascar, il appela auprès de lui son collaborateur d'Indochine et au bout de peu de temps lui confia le commandement et l'administration d'une partie de la grande île. Là, pour la première fois, Lyautey se sentait à son aise parce que, enfin, il allait être son maître. « Combien je jouis de cette vie! Étais-je assez créé et mis au monde pour elle », a-t-il écrit dans une de ses lettres de Madagascar qui resteront comme un des monuments de sa gloire. Ainsi, à quarante-trois ans, Lyautey a enfin trouvé sa voie. Il est administrateur, ingénieur, grand justicier, chef civil, chef politique, chef militaire. Il a en mains tous les pouvoirs : « La joie de l'âme est dans l'action. » Jusqu'en 1902 il applique à sa rude tâche toutes ses facultés, toute son intelligence, tout son cœur. C'est alors qu'il rentre en France pour y prendre le commandement d'un régiment de cavalerie, le 14<sup>e</sup> hussards, à Alençon. Mais depuis plusieurs années, il a perdu le contact de la vie métropolitaine; il va s'y sentir mal à son aise et dépassé.

C'est une des particularités de notre organisation que celle qui consiste à obliger tous les officiers, même les spécialistes, à exercer pendant deux ans le commandement d'une unité de leur arme. Ainsi vit-on il y a bien des années un homme comme le lieutenant-colonel Deport quitter l'armée sans parvenir au grade de colonel, parce qu'il n'avait pas exercé le commandement d'un régiment d'artillerie. Or Deport, qui avait inventé le canon de 75, une des merveilles de la science moderne, était un génie; dans un autre pays que le nôtre il eût été couvert de récompenses et de dotations de toutes sortes. Au lieu de cela, pour vivre, il dut entrer dans l'industrie privée. La même règle s'appliqua au colonel Lyautey spécialiste des questions colo-

niales, qui venait de commander pendant trois ans un territoire immense et qui, pour se conformer à la loi, dut prendre le commandement d'un régiment de cavalerie métropolitaine qui ne l'intéressait plus.

Mais il fit contre fortune bon cœur, et s'il éprouva quelque déception d'être obligé d'exercer une fonction pour laquelle il ne se sentait pas préparé, il s'y employa de son mieux. D'ailleurs il reconnut bien vite qu'en France le commandement n'était guère facile. Nous étions alors en pleine « Affaire Dreyfus » : le procès de Rennes et la crise intérieure qui s'en était suivie avaient laissé des traces qui ne s'effaçaient pas. Lyautey regretta vite la liberté et l'immensité des territoires qu'il venait d'administrer.

Ce commandement, le dernier d'ailleurs qu'il eut à exercer dans la cavalerie, fut de courte durée. Au mois d'août 1904, sur la proposition de M. Jonnart, gouverneur général de l'Algérie, Lyautey était nommé au commandement de la subdivision d'Aïn-Sefra.

D'autres ont déjà retracé les circonstances qui lui valurent cette désignation flatteuse. Il arrivait dans le Sud Oranais, tout nouveau pour lui, à une époque particulièrement trouble et difficile. Les incidents du col de Zenaga où le gouverneur Jonnart avait failli être enlevé, ceux de Taghit et d'El-Moungar, obligeaient le Gouvernement français à prendre des mesures radicales s'il voulait assurer la sécurité de la frontière algéro-marocaine.

Les décisions prises furent toutes l'objet de longues et patientes discussions ; car il s'agissait de mettre d'accord le commandement de la division d'Oran, le gouverneur général de l'Algérie, le ministre de la Guerre, le Gouvernement. Et encore s'il ne s'était agi que d'accorder des éléments français, tout eût été plus aisé. Mais quand les membres du Gouvernement, généralement divisés, avaient pu trouver un terrain d'entente, alors il fallait obtenir l'acquiescement des puissances étrangères, de l'Angleterre, de l'Espagne, du Maghzen, bientôt de l'Allemagne et de l'Italie.

Ce qu'il y a d'intéressant dans ce chapitre de la vie de Lyautey c'est que, à Aïn-Sefra, il appliqua pour la première fois les prin-

cipes que lui avait enseignés au Tonkin le colonel Gallieni à la frontière chinoise. Au système des petits postes en chapelets qui protégeaient la frontière algéro-marocaine, il substitua un système de postes plus forts, plus éloignés les uns des autres et sans cesse reliés par des reconnaissances puissantes. C'est par le mouvement qu'opéraient ces reconnaissances; c'est leur action qui amenait le résultat. Elles représentaient la partie mobile du système, tandis que le poste en représentait la partie fixe: une fois le poste créé et installé, il agissait par tache d'huile, pour essayer de gagner les tribus par des marchés, des palabres, des médecins, plus tard des écoles. C'est toute l'œuvre sociale entamée au 4<sup>e</sup> chasseurs qui paraît dans le Sud oranais. Au début cette œuvre a été vulgarisée par l'article sur le rôle social; plus tard Lyautey fera paraître son article sur le *Rôle colonial de l'armée*, puis son rapport *Au sud de Madagascar*. Dans ces documents comme dans ses lettres il expose sa doctrine.

On a dit que Lyautey n'avait pas de méthode; peut-être! Mais il avait toutes celles employées avant lui, jusqu'à ce jour et qu'il avait le talent d'adapter à la situation du moment. Ensuite il avait des principes, ceux d'abord qu'il tenait de son chef Gallieni, puis ceux qu'il créa lui-même et que sa longue expérience mit en pratique partout où il fut appelé à commander. Enfin ce chef qui faisait profession de hâir les formules avait les siennes qu'il ne cessait de répéter et d'appliquer: « La joie de l'âme est dans l'action »; « Un chantier vaut un bataillon »; « Montrer la force pour n'avoir pas à s'en servir », etc... La plus féconde de toutes fut celle de la « pénétration pacifique »; celle-là il l'a mise en œuvre du premier au dernier jour de son commandement, et avec quelle maîtrise! elle est son plus beau titre de gloire, la plus belle de ses actions créatrices.

Après le commandement de la subdivision d'Aïn-Sefra, celui de la division d'Oran lui fut confié. Il allait avoir à appliquer sur une plus vaste échelle les règles qu'il avait mises en application dans le Sud Oranais. Mais bientôt les événements se succéderont: l'occupation d'Oudja, la répression de la révolte des Beni Snassen, le débarquement à Casablanca marquent les étapes successives de la politique française en face du problème algéro-

marocain. A partir de ce moment nous avons le doigt dans l'engrenage; le bras allait suivre, puis bientôt le corps tout entier. Il allait nous être impossible de nous dégager. D'ailleurs nous ne le souhaitions pas, d'autres auraient pris notre place.

Le général Lyautey est alors âgé de cinquante-cinq ans; il est dans la plénitude de son intelligence et de ses moyens; c'est l'âge auquel définitivement les carrières se dessinent. Serait-il maintenu en Algérie? Conserverait-il ses attaches coloniales? Rentrerait-il en France où la situation extérieure, tous les jours plus tendue, s'aggrave d'année en année et où les chefs de valeur sont plus nécessaires que jamais?

Les événements allaient décider de sa vie.

En 1910, il est nommé au commandement du 10<sup>e</sup> corps d'armée à Rennes. Cela ne l'empêche pas d'avoir sans cesse les yeux tournés vers la terre d'Afrique à laquelle il s'intéresse et qui continue à être pour tous les gouvernements qui se succèdent un grave sujet d'inquiétude. En 1908, Lyautey a été envoyé en inspection à Casablanca. Il a étudié la question; il en a pesé tous les détails, tous les risques.

Entre temps il se remet à l'étude des grandes questions stratégiques dont il a été éloigné depuis bien des années. Il trouve pour le seconder dans cette étude son inspecteur d'armée, le général Pau, qui le connaît et l'apprécie, et un de ses divisionnaires, le général Lanrezac, qui s'est imposé à l'attention du Haut Commandement et de l'armée tout entière par son savoir, son bon sens et son professorat à l'École de Guerre. Lyautey et Lanrezac, venus des antipodes de la vie militaire, ne tardent pas à « s'accrocher »; et plus tard, au début de la guerre, quand le général Lanrezac sera aux prises avec les graves difficultés que l'on connaît, Lyautey sera un des premiers à lui apporter l'assurance de son estime et de son affection.

Mais les événements se précipitent. En 1911, l'envoi à Agadir de la canonnière allemande *la Panther*, en 1912 les massacres de Fez font passer le Maroc au premier plan des préoccupations nationales. La situation tous les jours plus grave menace de devenir tragique. Le Gouvernement, présidé par M. Poincaré et dont le ministre de la Guerre est M. Millerand, propose l'envoi

au Maroc du général Lyautey. Le 27 avril 1912, sa nomination est signée; quelques jours plus tard il s'embarque à Marseille, passe à Alger pour être mis au courant des derniers événements et débarque à Casablanca. Il rejoint Fez qu'il délivre en quelques jours, et peu de temps après est nommé résident général de France au Maroc, chargé de faire appliquer le Protectorat.

Depuis cette époque, l'histoire du général Lyautey se confond avec l'histoire du Maroc; je n'entreprendrai pas de la conter. Mais au moment où le maréchal vient d'entrer dans l'Éternité, il me suffira de dire, pour employer l'expression d'un de ses biographes, que « longtemps, sinon toujours, son ombre immense avec l'âme qui l'emplit planera, dominera sur le Maroc et sur l'esprit des êtres qui s'y démènent ».

Pendant treize ans, jusqu'en 1925, hormis les quelques mois passés à Paris en 1917 comme ministre de la Guerre, le général Lyautey s'est identifié avec le Maroc. Il a été le pacificateur, l'administrateur, le constructeur, l'organisateur; il a été tout; il a été le « chef » dans la plus belle acception du terme. Dans le domaine économique comme dans le domaine militaire, dans celui de l'art comme dans celui de la pensée, Lyautey a tout créé, tout animé. Ah! certes, il a pu se la répéter souvent cette phrase qu'il affectionnait : « La joie de l'âme est dans l'action. » Il en a usé, profité pleinement, abondamment. Il a su utiliser toutes les compétences : il a su les attirer par son charme personnel et son affabilité de grand seigneur. Les dévouements qu'il a suscités, il les a conservés parce que tous sentaient en lui le « patron », celui qu'on suivait aveuglément parce qu'il n'était jamais rebuté par aucune difficulté. La liste est longue de ceux qui lui ont tout donné, leur âme et leur cœur, et qui l'ont servi jusqu'à la dernière limite de leurs forces : je ne me risque pas à l'établir, car je craindrais d'en oublier. Mais le long cortège de ceux qui restent et qui le 2 août se pressaient derrière son cercueil en dit plus long que tout ce que l'on pourrait écrire.

Certes il n'était pas commode tous les jours, et il ne faut pas se le représenter, tel un profond politique, un homme de guerre brutal, ou un philosophe du XVIII<sup>e</sup> siècle à qui n'échappait aucun coup de boutoir. Nous avons tous connu ses colères légendaires,

ses violences, ses boutades, ses emportements. Mais il n'aurait pas été lui-même s'il avait échappé aux bouillonements de sa nature impulsive, souvent en pleine effervescence. Il grondait, tempêtait, bousculait; et puis tout à coup redevenait lui-même, calme, sensible, fin, sentimental. Il avait une manière particulière et qui n'appartenait qu'à lui de vous dire — car il tutoyait tous ses intimes : « M'aimes-tu toujours? », qui faisait que l'on oubliait bien vite les incartades de la veille, ou même de l'heure passée. Et comment ne l'aurait-on pas aimé? Quand il le voulait, il personnifiait la séduction.

Au moment où il est arrivé au Maroc en 1912, à l'âge de cinquante-huit ans, le général Lyautey ne savait pas que, dans un proche avenir, la situation générale de l'Europe allait se modifier et que le jour n'était pas éloigné où il aurait à créer un empire; pas plus qu'autrefois quand il poursuivait l'étude des questions coloniales concernant la défense des frontières ou l'administration des indigènes il ne pouvait se douter qu'il aurait un jour à bâtir des villes, à prospector et exploiter des mines, à construire des ports, tout en poursuivant la pacification d'un territoire immense, souvent en rébellion. Rien ne l'a surpris; rien ne l'a rebuté; il a poursuivi son effort; il a réalisé le rêve qui l'avait hanté toute sa vie et il a atteint son but. Il a dû son succès d'abord à ce qu'il a duré — duré pendant treize ans — ensuite parce qu'il ne s'est encombré d'aucune formule, d'aucune entrave, d'aucune règle fixe qui aurait pu le paralyser.

Son intelligence a su s'adapter à tout, et son mérite a consisté à utiliser toutes les valeurs, sans distinction de parti ni d'origine. On peut dire, sans lui faire tort, qu'il a été un profiteur de la guerre, parce que la guerre lui a permis de résoudre des problèmes que la paperasserie tracassière des bureaux l'eût certainement empêché de réaliser pendant la paix. Il a montré combien il savait adapter les moyens au but. Grâce à la guerre, il a pu tourner certaines difficultés devant lesquelles il eut certainement été arrêté en temps de paix.

Pourquoi-a-t-il fallu que cette grande œuvre laissât au maréchal Lyautey une si profonde amertume? Quand il quitta le Maroc en 1925, il n'eut pour l'accueillir sur la terre de France

aucun des témoignages de gratitude et de reconnaissance que l'on doit à ceux qui ont bien et noblement servi leur pays; il est rentré dans l'ombre sans bruit et sans honneurs parce qu'une cabale avait écarté de lui les puissances du moment.

Tel Clemenceau après la guerre qu'il avait contribué à gagner, après la paix qu'il avait contribué à signer, avait été écarté de la première magistrature de l'État. Les grands de la terre subissent parfois de ces anomalies et de ces injustices.

L'apothéose de l'Exposition coloniale à laquelle le maréchal Lyautey imprima son cachet particulier fut la dernière manifestation d'art et d'organisation à laquelle il lui fut permis de participer. On a parlé des fêtes de l'Exposition que, seul avec le concours de la maréchale Lyautey, il était susceptible de monter et de réussir. Il y mettait la même bonne grâce à accueillir un ambassadeur ou un souverain, un homme politique ou un homme de lettres, un de ses anciens fidèles officiers ou un jeune scout fier de l'approcher : il était vraiment un Seigneur.

Le 12 juillet 1932, le maréchal Lyautey vint à Strasbourg, délégué par le Grand Chancelier, pour me remettre les insignes de Grand-croix de la Légion d'honneur. Je fis prendre les armes aux troupes de la garnison qu'il passa en revue sur le « Broglie ». C'est je crois la dernière cérémonie militaire qu'il eut à présider; elle fut vraiment admirable. Aujourd'hui, en revoyant dans ma pensée la silhouette encore droite et élégante du vieux chef ayant en main son bâton de maréchal, qui avait tant marqué dans ma carrière de jeune officier, et qui, au déclin de sa vie, me donnait l'accolade devant les troupes placées sous mes ordres et que je devais quitter quelques semaines plus tard, je ne puis que remercier la Providence et souhaiter à mes jeunes camarades de connaître une semblable émotion.

Pendant les derniers mois de sa vie, le maréchal Lyautey souffrait de son inaction. Il était resté très attaché à toutes les questions et œuvres sociales qui le passionnèrent jusqu'à son dernier jour. Premier *scout* de France il savait manifester à la jeunesse l'affection qu'il lui avait toujours vouée. Mais la mort d'une sœur tendrement aimée l'avait profondément assombri. Il n'avait plus de goût à sortir; il ne voulait voir que ses intimes.

Les événements du 6 février le troublèrent considérablement. Tout de suite il fut prêt à se jeter dans la mêlée. Pour donner une idée de son état d'âme, lors de ces journées tragiques, il me suffit de rappeler l'anecdote suivante. Déjeunant quelques jours après le 6 février avec quelques intimes parmi lesquels figurait l'ambassadeur d'une grande puissance amie, ce dernier lui demanda à brûle-pourpoint ce qu'il pensait des événements récents, le maréchal lui répondit : « Monsieur l'ambassadeur, avant le 6 février j'étais honteux de tout ce qui se passait dans mon pays; aujourd'hui je suis fier d'être Français. »

Pendant les jours qui suivirent, le maréchal bouillait de se sentir inutile, au moment où la France avait à faire appel au dévouement de tous ses enfants. L'arrivée au pouvoir du Président Doumergue le combla d'une joie sans mélange, parce que le Gouvernement nouveau était un gouvernement d'ordre et non de parti, et que les destinées de l'armée étaient entre les mains du maréchal Pétain qui allait avoir à faire face à une situation difficile. Dès cet instant il n'eut plus qu'une pensée, un but : apporter son concours au Président Doumergue, unir toutes les forces de la nation, faire le trait d'union entre des éléments épars ayant la même conception de l'État, sinon les mêmes moyens de la réaliser, ne rejeter que ceux qui, délibérément et volontairement, étaient décidés à se mettre en dehors de la loi. Pendant cette époque troublée ce serait sa manière, à lui, de servir le Pays.

Il consentit à le servir d'une façon plus efficace encore le jour où, sur la proposition du Gouvernement, il accepta la présidence du Comité national constitué pour éléver à Paris une statue au Roi Albert. Aussitôt il se mit à l'œuvre, constitua un Comité d'honneur à la tête duquel voulut bien figurer M. le Président de la République, un comité de patronage, une commission exécutive dont il eut la présidence effective et dont il devint l'animateur. Les encouragements reçus par ce Comité, grâce à la seule présence du maréchal, laissent espérer que le jour n'est pas éloigné où la statue du roi des Belges sera érigée sur l'emplacement que le Conseil municipal de Paris voudra bien désigner. Ce jour-là, plus qu'aucun autre encore, notre pensée

s'en ira vers notre illustre chef dont la dernière activité aura été une manifestation d'union de la Belgique et de la France.

Mais au mois d'avril, au cours d'une crise grave, il ressentit les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Il se remit cependant à peu près complètement, et c'est en pleine possession de ses moyens qu'il quitta Paris pour Thorey le 16 juillet. Nous ne devions plus le revoir.

Telle est, retracée d'une façon bien imparfaite, la physionomie du maréchal Lyautey. Ce qui domine cette belle vie tout entière consacrée au service du pays, c'est l'intelligence, la personnalité, le besoin d'action.

Au moment où le monde moderne semble en complet désarroi et où tant de jeunes cerveaux scrutent l'avenir pour y chercher le point sur lequel ils pourront orienter leur carrière, il semble qu'ils n'aient qu'à consulter la biographie du maréchal Lyautey pour y trouver un exemple. Ils n'auront peut-être plus à rechercher les procédés nécessaires pour fonder un empire, mais ils y découvriront ce qu'est un caractère, ce qu'est une âme bien trempée, un grand Français et un grand serviteur du Pays.

Général BRÉCARD.

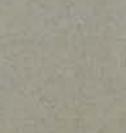


Residència  
de l'estudiants

Residència  
de l'estudiants

Residència  
de l'estudiants

Residència  
de l'estudiants



Residència  
de l'estudiants

Residència  
de l'estudiants

Residència  
de l'estudiants

Residència  
de l'estudiants



Residència  
de l'estudiants

Residència  
de l'estudiants

Residència  
de l'estudiants

Residència  
de l'estudiants

